

Review

Author(s): Anne Rasmussen

Review by: Anne Rasmussen

Source: *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 62e Année, No. 2 (Mar. - Apr., 2007), pp. 481-482

Published by: EHESS

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/27587983>

Accessed: 31-03-2016 13:03 UTC

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at

<http://about.jstor.org/terms>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



EHESS is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Annales. Histoire, Sciences Sociales*

**Mark Harrison***Medicine and victory.**British military medicine  
in the Second World War*New York, Oxford University Press,  
2004, 320 p.

Mark Harrison fait partie, avec Roger Cooter, Steve Sturdy ou encore Christopher Lawrence, du petit groupe d'historiens qui, en Grande-Bretagne, depuis une quinzaine d'années, ont largement contribué à défricher un champ de recherche spécifique, celui des relations entre guerre et médecine, et à le sortir du pré carré de l'histoire officielle émanant de l'institution médicale militaire. Celle-ci avait eu le mérite de collecter des données et de restituer l'histoire des unités, mais, par souci institutionnel autant que mémoriel, elle s'était souvent vouée à une vision apologétique des services de santé et de l'innovation médicale considérée comme une conséquence heureuse des conflits : en somme, l'attestation du progrès par la guerre. C'est pourquoi les travaux qui ont examiné les interactions complexes entre « médicalisation de la guerre et militarisation de la médecine », selon la formule de M. Harrison, en y important des questionnements culturels, sociaux et politiques des plus stimulants, ont constitué un renouveau historiographique vivifiant en histoire traditionnellement dite « de la médecine » – renouveau qui, regrettons-le, n'a guère connu d'écho en France.

Dans cette perspective, le dernier ouvrage de M. Harrison étonne à première vue en s'inscrivant dans une forme historique des plus classiques. Comme l'indique le sous-titre, *British military medicine in the Second World War*, cette histoire réintègre des catégories éprouvées : les bornes chronologiques de la Seconde Guerre mondiale, le cadre national d'organisation de l'armée britannique, la notion de « médecine militaire », strictement associée ici à la bataille et qui renvoie explicitement au langage et aux pratiques des officiers de santé. Le plan du livre confirme cette approche conventionnelle en adoptant un découpage qui envisage les campagnes militaires britanniques successives et les principaux théâtres d'opération où les forces du Commonwealth ont été engagées : les retraites des années 1940-1942 en Norvège,

en Grèce, à Hong-Kong et à Singapour, les batailles du désert d'Égypte et de Libye menées contre l'Afrika Korps, les campagnes d'Afrique du Nord, de Sicile et d'Italie, celles de Birmanie et d'Inde orientale, enfin les victoires en Europe occidentale des années 1944 et 1945. Au-delà de la forme, le titre du livre lui-même, *Medicine and victory*, met en exergue la thèse qui le sous-tend, énoncée dès la première page : avec la guerre moderne, le contrôle des maladies et des blessures étant devenu d'une grande importance opérationnelle, les services médicaux militaires ont apporté une contribution essentielle à la victoire alliée. L'absence de désastre sanitaire, même dans les conditions de combat les plus dures et sur les théâtres les plus lointains, la supériorité déterminante de l'intervention médicale britannique sur celle des armées allemande, italienne ou japonaise, ou encore les saisissantes données statistiques indiquant par exemple qu'un soldat anglais blessé en 1944 avait vingt-cinq fois plus de chances de guérir et, par conséquent, d'être réincorporé que lors de la Grande Guerre, sont autant d'indices que le facteur médical a constitué, pour les Britanniques, un élément clé du succès militaire. Là non plus, la thèse n'est pas pour surprendre et ne fait que confirmer ce que les officiers de santé avaient revendiqué pendant la guerre et que leur mémoire s'employa ensuite à défendre. Si l'auteur pose des questions issues de l'histoire militaire traditionnelle – celles, sans doute non des moindres, des causes de la victoire et de la défaite – et aboutit finalement aux mêmes conclusions que ses prédécesseurs, c'est en empruntant toutefois des voies différentes. Tel est l'un des apports manifestes du renouvellement historiographique relatif aux guerres du xx<sup>e</sup> siècle, dont les approches culturelles n'ont pas craint de se saisir d'objets prisonniers d'une lecture catégorielle – ici, la médecine militaire – pour tenter d'ouvrir, à l'aide d'autres outils, ces boîtes noires.

En relevant le défi de la synthèse, un demi-siècle après celle que les histoires officielles des services de santé ont produite, M. Harrison ne met pas en valeur les mêmes points cardinaux. Pour lui, l'innovation médicale n'en constitue pas la pierre de touche. Certes, dès le début de la guerre, les progrès britanniques

réalisés dans la transfusion sanguine au profit de la chirurgie de l'avant et, au terme du conflit, l'introduction de la pénicilline, arme anti-infectieuse radicale, et du DDT, contre la malaria, participèrent d'un arsenal sanitaire au rôle décisif, mais dont la mesure repose moins, pour M. Harrison, sur la nouveauté technique ou thérapeutique que sur son efficacité organisationnelle. Le terme anglais « efficiency » est en effet au fondement des relations entre médecine et guerre qu'explorent cet ouvrage, à travers les transformations théoriques et pratiques que cette notion a subies depuis la Première Guerre mondiale. Dans le domaine militaire, la notion traduit l'adaptation des ressources médicales à l'extrême mobilité du champ de bataille, dans un conflit totalement mécanisé qui oblige à repenser le fractionnement des unités de soin, leur action dans le mouvement ou leur circulation dans les airs et sur terre. Appliquée au corps humain, l'idée d'efficacité tend à induire le développement d'une médecine pensée comme un outil de maximalisation du potentiel, à valoriser l'expertise médicale afin de définir et de réguler les besoins des organismes en guerre, à rationaliser les techniques managériales où l'hygiène et la prophylaxie sont désormais des objets prioritaires de l'intervention des chefs britanniques, à la différence des chefs allemands. L'analyse des « cultures » de commandement, des valeurs qu'elles assignent à la santé, celle de l'intégration des officiers de santé dans les états-majors, sont très éclairantes. M. Harrison montre également avec beaucoup d'originalité à quel point la quête d'efficacité s'applique aux relations entre l'individu et la collectivité nationale, au nom de l'égalité du sacrifice. La santé individuelle en appelle à la responsabilité civique du citoyen-soldat ; en retour, l'armée lui assurera la protection médicale et l'État pourvoira au bien-être de la société. L'institution militaire, s'appuyant sur un système de contrôle autant que d'adhésion, concourt à instituer un droit à la santé perçu comme un bénéfice social qui peut être obtenu grâce à la participation à l'effort de guerre. Ainsi envisagée, la médecine militaire relève d'une stratégie plus large d'unification de la société britannique.

Bien d'autres thèmes de ce livre sont très pertinents : le recours constant à la comparaison

avec la Grande Guerre et la relecture nuancée de l'entre-deux-guerres sanitaire, que les années 1940 mettent en lumière ; le remploi au cours du conflit des techniques sanitaires héritées des campagnes coloniales de l'Angleterre ; l'étude approfondie des transformations professionnelles et culturelles touchant à deux domaines cruciaux des pathologies de guerre : les maladies sexuellement transmissibles – fléau des troupes en campagne – et les troubles psychiatriques ; ou encore le sort des prisonniers britanniques dans les camps japonais. Autant d'apports enrichissant singulièrement le point de vue d'une médecine en guerre que la seule focale de la « médecine militaire » est loin d'épuiser.

ANNE RASMUSSEN

### **Isabelle von Bueltzingsloewen**

*L'hécatombe des fous. La famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*

Paris, Aubier, « Collection historique », 2007, 512 p.

L'interrogation est récurrente depuis une vingtaine d'années. La mort par famine de milliers d'aliénés en France (de 40 000 à 45 000) pendant l'Occupation a-t-elle été l'effet d'une politique d'extermination menée par le régime de Vichy sur le modèle des directives nazies d'euthanasie des malades mentaux ? Une « extermination douce », a-t-on écrit. De 1987 à 1998, plusieurs livres et de nombreuses prises de position, certaines fort vives, ont marqué ce débat. L'ouvrage d'Isabelle von Bueltzingsloewen vient nous offrir sur ce terrain très passionnel les résultats d'un travail d'historicisation précise, rigoureuse, référencée, distanciée, lequel nous fait enfin entrer dans la réalité, infiniment complexe, de l'objet. Comme le dit elle-même l'auteure, la rigueur n'exclut ni le respect ni l'émotion. Mais elle permet, dépassant la confusion des polémiques et par le jeu croisé d'un remarquable ensemble de sources, de reconstituer l'ensemble des causes et des facteurs le plus souvent contradictoires qui ont conduit à ce désastre, dans la confusion des réactions et des initiatives, des